2

RÉSUMÉ

D'UN

VOYAGE MÉDICO-LITTÉRAIRE

EN ANGLETERRE;

Lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans la séance du 6 octobre,

PAR

LE DOCTEUR CH. DAREMBERG.

1848

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce,
Successeurs de Fain et Thunot, rue Racine, 28, près de l'Odéon.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS
du 4 novembre 1848.

RÉSUMÉ

D'UN

VOYAGE MÉDICO-LITTÉRAIRE

EN ANGLETERRE.

Au mois d'août 1847, j'ai été envoyé par M. le ministre de l'instruction publique en Angleterre pour y étudier les manuscrits de médecine renfermés dans les bibliothèques de Londres, d'Oxford et de Middlehill. Déjà, en 1844, j'avais visité dans le même but les principales bibliothèques de Belgique et des États du nord de l'Allemagne (1). Jusqu'alors aucune mission n'avait été donnée en faveur de la littérature médicale ancienne.

Cette innovation n'est point un fait isolé et sans portée; elle se rattache à un projet de *Bibliothèque des Médecins grecs et latins* (2), dont la publication va bientôt, je l'espère, commencer avec le concours du gouvernement et sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie de médecine.

(1) Voy. mon *Rapport* en date du 15 avril 1845. Cette mission m'avait été confiée par M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique.

(2) Voy. le Prospectus de cette bibliothèque, Paris, 1848, Victor Masson, in-8° de 69 pages.

suffira de jeter un coup d'œil sur les pages qui vont suivre pour être convaincu que de vrais trésors littéraires sont encore cachés dans les bibliothèques les plus fréquentées et les plus célèbres; c'est assez dire que des découvertes d'un grand prix et tout à fait inespérées sont réservées aux médecins assez heureux pour fouiller les collections à peine connues des petites villes de France ou de l'étranger.

Des recherches conçues et poursuivies d'après un plan uniforme, dirigées dans un but déterminé, ne sauraient manquer de conduire à des résultats très-satisfaisants. Je m'estime heureux, pour ma part, d'avoir été appelé à commencer cette œuvre; mon vœu le plus ardent est de la voir continuée avec tous les développements qu'elle comporte.

Du reste, il n'est pas besoin de sortir de Paris pour faire des découvertes; je l'ai prouvé en publiant ou en annonçant comme devant être publiés plusieurs textes inédits (1). Le travail auquel je me livre sur les manuscrits de médecine qui se trouvent à la bibliothèque nationale mettra au grand jour toutes nos richesses médicales manuscrites (2).

Il ne suffisait pas de montrer dans quel déplorable état étaient restés jusqu'à présent les auteurs médicaux anciens, il fallait en même temps faire connaître les ressources à l'aide desquelles on peut améliorer les textes déjà publiés, ou mettre pour la première fois entre les mains du public médical les nombreux ouvrages inédits. Réparer les ruines, faire revivre ce qui était oublié ou inconnu, diminuer, sinon faire entièrement disparaître les causes d'un abandon fâcheux, tel est le but que je poursuis depuis plusieurs années avec une persévérance que rien ne pourra décourager, sûr de l'appui des médecins érudits qui ont à cœur de venger l'antiquité médicale de l'oubli, je dirai presque du mépris, dont elle est l'objet. Protestant contre cette funeste tendance, un membre de cette Académie (3) a entrepris la réhabilitation du passé. Il est le chef d'une école peu nombreuse, il est vrai, mais pleine d'ardeur et de dévouement pour la cause qu'elle défend.

L'Académie a bien voulu accueillir avec intérêt le rapport que j'ai eu l'honneur de lui adresser à mon retour d'Allemagne; me permettra-t-elle de venir encore aujourd'hui lui faire connaître le résultat de mes investigations en Angleterre?

---

(1) Je signalerai particulièrement ici deux livres tout à fait inconnus d'Oribase, et plusieurs fragments inédits de Dioclès, de Praxagore, d'Érasistrate, dont personne n'avait parlé jusqu'ici.

(2) Le CATALOGUE RAISONNÉ DES MANUSCRITS GRECS est achevé.

(3) Ai-je besoin de dire ici qu'il s'agit du traducteur d'Hippocrate, de M. Littré?

De toutes les bibliothèques publiques de la Grande-Bretagne, celle de Bodley, à Oxford, est sans contredit la plus riche en manuscrits grecs et latins ; ceux de médecine y tiennent un rang honorable : on en remarquera même quelques-uns de premier mérite, et que nous pourrions lui envier. Toutefois, je me hâte de le dire, aucune bibliothèque n'égale sous ce rapport notre bibliothèque nationale, qui renferme les manuscrits médicaux les plus nombreux, les plus variés et les plus précieux. J'ai pu établir cette comparaison par mes propres yeux, et par l'étude des catalogues pour les bibliothèques que je n'ai point encore visitées.

Mais si l'on considère l'étendue, la majesté du local, la beauté des salles, ornées comme au xve siècle, l'arrangement des livres, la perfection des catalogues, et je dois ajouter (car la reconnaissance m'en fait un devoir), l'affabilité, l'extrême complaisance des savants placés à la tête de cette riche collection, la Bodleienne n'a rien à envier aux bibliothèques les plus renommées et les mieux administrées.

Qui pourrait d'ailleurs rendre l'impression que produit dans l'âme la vue d'Oxford, cette ville, précieux reste du moyen âge, hérissée de dômes et de flèches, peuplée de colléges gothiques, qui sont autant de sanctuaires de la science et de l'érudition? Tout, dans cette cité privilégiée, respire le calme, la paix et le recueillement, qui conviennent si bien aux travaux de l'intelligence. Pour moi Oxford avait un charme particulier, puisque le commerce de l'amitié s'y joignait au plaisir de l'étude.

Il est peu de bibliothèques publiques qui renferment autant de manuscrits grecs médicaux que celle du baron Thomas Phillipps. La réputation de ce savant bibliophile est européenne ; il n'est pas un érudit qui ignore quelles richesses renferme la belle résidence de Middlehill : 25,000 volumes imprimés, Plus de 32,000 manuscrits de tous genres, en toutes langues et de tous les siècles, ont été rassemblés à grands frais dans de vastes salles qui peuvent à peine les contenir ; mais nul, s'il n'en a fait lui-même l'expérience, ne peut se représenter la noble et généreuse hospitalité que l'on reçoit à Middlehill.

Le *british Museum*, à Londres, étant de formation moderne, ne présente que très-peu de manuscrits médicaux intéressants.

La bibliothèque de la *Société de médecine* de Londres m'a offert des richesses que je suis heureux de faire connaître le premier avec détails aux médecins érudits ; je dois cette bonne fortune à l'obligeance de M. Clifton, secrétaire de la Société.

Les manuscrits médicaux de la bibliothèque bodleienne et ceux des colléges d'Oxford n'étaient jusqu'à présent connus que par le CATALOGUS LIBRORUM MANUSCRIPTORUM ANGLIÆ ET HIBERNIÆ, in-f°, 1697. Je n'ai pas besoin de faire ressor-

tir ici l'insuffisance de cet ouvrage ; on en acquerra aisément la preuve en comparant seulement, pour deux ou trois manuscrits, la description que j'en donne avec celle du catalogue.

Les manuscrits médicaux de Middlehill proviennent pour la plupart de la bibliothèque de Meermann (1). M. Thomas Phillipps, dans le catalogue général de ses manuscrits, qu'il a imprimé de sa propre main dans la tour de Middlehill, a reproduit la liste de Meermann ; elle a été donnée aussi par Haenel, d'après le catalogue de M. Phillipps. Bien que ce catalogue de Meermann soit assez exact, il est loin d'être satisfaisant.

Les membres de la Société de médecine de Londres ont fait imprimer un catalogue de leur bibliothèque, mais les manuscrits n'y sont qu'indiqués, et ne paraissent pas classés systématiquement d'après les numéros d'ordre.

Une simple description ne suffit pas pour des manuscrits ; il faut apprécier autant que possible leur valeur intrinsèque, indiquer avec soin ce qui est imprimé et ce qui est inédit, chercher à soulever le voile de l'anonyme, présenter quelques notices critiques sur les ouvrages et quelquefois sur les auteurs : c'est ce que je me suis efforcé de faire. A ces conditions seulement un catalogue n'est pas une œuvre fastidieuse à rédiger et stérile à consulter.

Je vais maintenant faire rapidement connaître les principaux manuscrits des bibliothèques que j'ai explorées, et indiquer en même temps les fragments inédits que j'ai copiés, me réservant de publier intégralement mon travail, qui est achevé, aussitôt que les circonstances le permettront.

Je commence par la bibliothèque de Bodley (2).

MANUSCRITS GRECS.

— Le COD. BAROCCIANUS, n° 150, renferme un TRAITÉ SUR LE RÉGIME, déjà publié par M. Boissonade dans les NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS, t. XI, p. 192 et suiv.; mais dans notre CODEX, le texte est fort différent de celui publié par M. Boissonade. J'ai noté les différences, et j'ai copié un chapitre inédit *sur le Régime pendant le carême.*

— Le COD. BAROCCIANUS, n° 220, petit in-f° en parchemin, du XIVe siècle, d'une très-belle main, renferme les livres II et III de l'ouvrage de Galien SUR LA DYSPNÉE. Ce manuscrit offre des ressources précieuses pour la constitution du texte, soit de Galien, soit des passages cités d'Hippocrate.

---

(1) BIBLIOTHECA MEERMANNIANA, SIVE CATALOGUS LIBRORUM IMPRESSORUM ET CODD. MSS. QUOS MAXIMAM PARTEM COLLEGERUNT JO. ET GER. MEERMANN, MORTE DERELIQUIT JO. M.; HAG. COMITUM; 1824, in-8°, 4 vol. Avant d'appartenir à Meermann, ces manuscrits étaient dans la bibliothèque de la célèbre abbaye de Corbie.

(2) Les manuscrits grecs de cette bibliothèque sont au nombre de vingt-cinq.

— J'ai copié dans le COD. BAROCC., 224 (in-4°, papier, XVe siècle), un long morceau inédit et anonyme contre Galien. C'est pour ainsi dire un phénomène de rencontrer au Bas-Empire ou au Moyen-âge une attaque dirigée contre la suprême autorité du médecin de Pergame. Dans notre manuscrit, il s'agit principalement des doctrines de Galien sur la *transformation*. La réfutation est assez vive, et les arguments ne sont pas sans valeur. Je n'ai retrouvé ce fragment dans aucnn autre manuscrit.

— Dans le COD. ROE, 14 (n° 260, XVe s., 4°, papier), le texte du TRAITÉ DES ALIMENTS de Syméon Seth présente des différences nombreuses et considérables avec le texte fourni par tons les manuscrits que je connais de cet auteur : j'ai relevé avec soin toutes ces différences. Le manuscrit est d'une bonne main.

— Le CODEX CANONICUS (1) (n° 44, XVe siècle), d'une très-belle main, est un des plus importants de la Bodleienne ; il contient les VI livres du TRAITÉ DES LIEUX AFFECTÉS, de Galien, avec des annotations marginales et des gloses nombreuses et étendues ; les gloses sur Galien sont rares ; ce manuscrit est donc fort intéressant sous ce rapport. Un de nos manuscrits de Paris (n° 2158) contient aussi des glosses sur le TRAITÉ DE LA DIFFÉRENCE DES FIÈVRES : j'ai retrouvé encore quelques gloses éparses dans plusieurs manuscrits de Galien qui sont à la Bibliothèque nationale ; je signale en passant un manuscrit (n° 2147) qui contient de véritables scholies sur différents passages de Galien ; je les ai toutes copiées, bien qu'elles soient très-étendues ; elles m'ont fourni quelques renseignements historiques nouveaux (2).

— Dans le COD. CAN. (n° 109, du XVe siècle et d'une bonne main), se trouvent les huit derniers livres d'Aetius ; mais je ne connais point de manuscrit qu'on puisse comparer pour la correction à nos manuscrits 2191, 2193, 2196 et 2237. Je m'en suis assuré en copiant un livre d'Aetius (le XIe), que j'ai collationné sur les trois premiers manuscrits.

— Le COD. LAUD. (n° 58, Bodl. 708, f°, XVe s., papier) contient un traité sur l'origine duquel les historiens sont encore incertains, je veux parler des ÉPHODES, ou livre de médecine pour les voyages, c'est-à-dire à l'usage des médecins voyageurs, ouvrage plus connu sous le nom de VIATIQUE. Les uns attribuent cet ouvrage à Isaak le juif, les autres à Constantin ; les recherches qne j'ai faites sur ce point me permettent, si je ne m'abuse, de dire que le VIATIQUE n'appartient ni à l'un ni à l'autre ; on remarquera d'abord qu'aucun biographe arabe ne donne Isaak le juif comme l'auteur du livre dont nous parlous ; on peut s'en assurer en lisant l'article consacré à Isaak par Ibn-Aby-Oceibia (voyez Abdollatif, trad. Sacy, p. 43). Au contraire, Ibn-Aby-Oceibia déclare positivement que

(1) Fonds récemment acquis en Italie par la Bibliothèque de Bodley.

(2) Voyez par exemple mon édition du COMMENT. DE GALIEN SUR LE TIMÉE DE PLATON, p. 36.

le VIATIQUE est l'œuvre d'Ibn-Aldjezzar Achmed ben Abraham ben Abu Chalidj, disciple d'Isaak; d'où l'on voit que, suivant la coutume de l'antiquité et du moyen âge, on aura attribué au maître le livre du disciple. Oceibia cite même un poëte qui loue Ibn-Aldjezzar d'avoir fait un aussi excellent traité. Si on passe maintenant aux manuscrits, on trouve une pleine confirmation des résultats auxquels nous sommes déjà arrivés. Je connais trois manuscrits arabes du VIATIQUE : l'un que j'ai vu à Oxford, les deux autres qui se trouvent à Dresde et à Leyde; tous trois attribuent le VIATIQUE à Ibn-Aldjezzar; j'ai étudié sept manuscrits de la traduction grecque de cet ouvrage; six qui appartiennent à la Bibliothèque nationale donnent un titre conforme à celui d'Oxford, c'est-à-dire que le VIATIQUE y est inscrit sous le nom du disciple d'Isaak, appelé tantôt Ibn-Aldjezzar, tantôt Achmed ben Abraham etc (1). Dans un seul des manuscrits de Paris (n° 2241), j'ai lu que le VIATIQUE était d'Isaak; mais ce fait isolé ne saurait prévaloir en rien contre l'unanimité des témoignages que je viens de rapporter, et plus tard je discuterai la valeur de ce manuscrit. Quant à Constantin, c'est seulement à une époque comparativement récente qu'il a été considéré comme auteur original du VIATIQUE (2), tandis que, dans tous les manuscrits, il n'a que le titre de traducteur. Une question reste à éclaircir, c'est de savoir si Constantin a réellement traduit de l'*arabe en grec*, comme l'attestent tous les manuscrits, ou s'il a traduit soit de l'arabe, soit du grec, mais en latin, comme on le croit vulgairement; cette question ne peut être résolue que par une étude minutieuse et comparative de l'arabe, du grec et du latin; je la réserve donc pour un autre temps.

— J'ai copié dans le manuscrit d'Oxford, et j'ai préparé pour les publier, plusieurs chapitres du VIATIQUE : un très-curieux *sur l'Amour*, et six *sur les Maladies des reins et de la vessie*; dans le chapitre *sur la Pierre,* j'ai rencontré une mention fort importante d'Arétée, qu'on croyait n'avoir point été connu des Arabes (3). J'ai collationné ces fragments sur notre très-ancien manuscrit n° 2239, et sur le n° 2224.

— En relisant le VIATIQUE dans un de nos manuscrits de Paris, j'ai remarqué un chapitre *sur les Hernies*, qui m'avait échappé à Oxford. Au fond la doctrine est la même que celle des anciens, sur les causes, les différentes espèces et les signes de cette maladie; mais ce qu'il faut noter, c'est la mention d'une plaque de

(1) Voyez aussi Lambecius, CATAL. DES MSS. DE LA BIBL. IMP. DE VIENNE, t. V, partie VI, col. 284 et suiv. Dans les trois mss. de cette bibliothèque, le VIATIQUE est inscrit sous le nom d'Ibn-Aldjezzar

(2) Voyez *Opera Constantini* (Bas. 1539). Le VIATIQUE s'y trouve sous le titre DE COGNITIONE ET CURAT. MORB., lib. VI.

(3) Le passage auquel il est fait allusion se retrouve dans CHRON. THERAP., II, 3, p. 267, éd. d'Ermerins. Utrecht, 1847, 4°.

plomb pour maintenir les hernies ordinaires chez les adultes. Cette plaque, recourbée en forme de cuiller, était soutenue par un bandage approprié; l'action mécanique était aidée par des topiques astringents. Cette méthode se trouve indiquée dans la traduction latine du VIATIQUE (VI, 8, p. 127); il paraît qu'on n'y avait point fait attention. Celse (DE RE MEDICA, VII, 20), Aetius (TETRAB., IV, sermo II, cap. 24, col. 693-4, éd. d'Étienne), recommandent l'usage des bandages dans les hernies inguinales; mais dans aucun de ces auteurs, il n'est question d'une plaque métallique. Je serais tenté de croire que l'invention en est due aux Arabes, puisque je n'en retrouve l'usage que dans leurs ouvrages, et non dans ceux des médecins grecs.— Jusqu'à présent on rapportait, si je ne me trompe, la première mention de cet instrument à Albucasis (1); mais on voit qu'il faut remonter beaucoup plus haut, puisque Ibn-Aldjezzar mourut un siècle avant Albucasis (1004 ap. J.-C.), et qu'il parle de la plaque comme d'une chose connue. D'ailleurs, Albucasis lui-même avait dit : « *Quod notum est apud plures homines.* »

Ainsi l'on voit successivement se modifier et se perfectionner les appareils pour le maintien des hernies : d'abord c'est une simple bande, puis une bande avec une pelote de linge comme dans Celse, puis la plaque de métal, puis la pelote soutenue par une plaque, enfin le bandage à ressort, et les mille inventions modernes.

—On ne connaît guère que de réputation l'édition de Rufus d'Éphèse publiée en 1806, par Ch.-Fr. de Matthæi, car c'est à peine si vingt exemplaires ont échappé à l'incendie de Moscou, où ce livre a été imprimé. On sait de plus que le TRAITÉ DES MALADIES DES REINS ET DE LA VESSIE, que contient ce volume, entre autres opuscules et fragments de Rufus, a été copié sur un manuscrit d'Augsbourg, qui présente plusieurs centaines de lacunes, dont un grand nombre sont assez considérables, ce qui rend absolument impossible la lecture de ce traité.

Ayant trouvé à notre Bibliothèque nationale un manuscrit jusqu'alors inexploré, et qui fournit un certain nombre de restitutions totales ou partielles; ayant eu aussi, à Berlin, communication de la copie faite par Dietz d'un manuscrit du Vatican, je résolus de donner une nouvelle édition du TRAITÉ DES MALADIES DE LA VESSIE ET DES REINS (2); mais les secours que j'avais puisés dans ces manuscrits étaient loin de me suffire pour restituer un texte si maltraité. En y ajoutant l'étude minutieuse de plusieurs manuscrits d'Aetius, de la SYNOPSIS

---

(1) Voy. LIBER PRACTICÆ, etc., f° 99; Aug. Vindel, 1519, in-f°.

(2) A ce traité, je joindrai : 1° celui *du Nom des parties du corps humain*, pour lequel les manuscrits de Paris, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie m'ont procuré des résultats nouveaux; 2° divers autres opuscules et des fragments considérables inédits; en un mot, tout ce que j'ai pu retrouver de Rufus dans les textes imprimés ou manuscrits.

d'Oribase, de la traduction du CONTINENT de Rhazès, des textes publiés ou manuscrits de Paul d'Égine, d'Alexandre de Tralles, d'Actuarius, enfin en recourant, mais avec une extrême réserve, à ces conjectures, j'ai pu rétablir partout la continuité du texte.

D'après quelques vagues indications j'avais conçu l'espoir de trouver un manuscrit complet du traité de Rufus dans les bibliothèques d'Angleterre; cette ambition n'a point été satisfaite. La bibliothèque bodleienne possède il est vrai un manuscrit (Bar., 708) de Rufus, qui n'est pas mentionné au catalogue; j'en ai également trouvé un à Middlehil, inconnu jusqu'à présent; mais tous deux, comme celui de Paris, et aussi comme celui de Leyde, dont je dois la collation à mon ami le docteur Ermerins (de Groningue) proviennent du même original, c'est-à-dire du manuscrit d'Augsbourg. Je désespère donc de trouver de nouvelles ressources pour la constitution et la restauration de mon texte; j'ai du moins la confiance que les érudits me sauront gré des efforts que je fais depuis plusieurs années pour tirer des matériaux que j'ai à ma disposition le meilleur parti possible.

MANUSCRITS LATINS.

Les manuscrits latins de l'ancien fonds de la bibliothèque bodleienne renferment des traductions d'auteurs grecs, et en particulier de Galien, et un assez grand nombre d'auteurs du moyen âge que je n'ai point examinés, *car un mois seulement m'avait été accordé;* je serai sans doute plus favorisé à un second voyage. Il y a aussi plusieurs manuscrits de l'école de Salerne. Je n'ai pu les étudier que partiellement, mais le peu que j'en connais me permet de dire qu'il serait utile de les collationner (1).

Dans le *Supplément*, j'ai remarqué un très-beau manuscrit de Pline, du commencement du XI[e] siècle, sur parchemin, grand in-folio à deux colonnes, avec titres rouges et annotations marginales, appartenant autrefois au collége de Clermont. Ce manuscrit renferme les livres VIII—XV de l'HISTOIRE NATURELLE.

J'ai aussi examiné un beau manuscrit de Musa (n° 388, *Bibl. canon.*), et un *Herbarius* (n° 408) qui renferme un très-grand nombre de plantes, assez bien peintes, avec leur description et l'énumération de leurs vertus. Ces sortes de manuscrits, outre l'intérêt artistique qu'ils présentent, peuvent servir à la détermination de quelques espèces, lorsque les figures ne sont pas aussi im-

(1) Depuis plus de dix ans, M. le docteur B. de Balzac (de Versailles) préparait une nouvelle édition de ce poëme, lorsqu'une mort prématurée est venue enlever notre savant confrère à sa famille, à ses amis et aux lettres. J'ai lieu d'espérer que les nombreux matériaux qu'il avait réunis et presque entièrement coordonnés seront recueillis et publiés par une main amie.

parfaites que les descriptions elles-mêmes, ce qui n'arrive malheureusement que trop souvent.

— Le manuscrit latin qui a surtout fixé mon attention est le nº 455 de la *Bibliotheca canonica*. Ce manuscrit, du XVIe siècle, in-folio papier, contient : 1º les œuvres de Bernard de Gordon ; 2º Gentile de Foligno : DE MEDICAMENTIS ; 3º Gualterius : DE DOSIBUS MEDICINARUM (1) ; 4º Stephanus : DE QUANTITATE LAXATION. TAM SIMPLICIUM QUAM COMPOSITARUM ; 5º Petrus de Ebano (*sic*) : DE VENENIS ; 6º SCHOLA SALERNITANA ; le texte diffère très-notablement par la quantité et l'arrangement des vers, des éditions et des manuscrits que j'ai comparés ; 7º enfin, au folio 264, Egidii SIGNA ET CAUSE FEBRIUM, en 448 vers.

Voici les premiers et les derniers vers (2) :

« Effimeram generant frigus, calor, ira, lavacra,
» Cura, timor, studium, potus, cibus, ardor amoris,
» Tristicie, torpor, insomnia, tempora, grandis
» Artibus infissus dolor, immoderata laboris
» Atque vie gravitas.....

La fin est :

Petit licentiam auctor.

« Emeriti jam, musa, stili suspende laborem
» Otia dum fessos reparent inducta jugales,
» Et dediscat equos currus, temone supino (3) ;
» Respiret calamus ; jam sint optata quietis
» Munera defessis........
» Zoile nunc tecum mihi sint sermo ultimus ; alta
» Livor edit (cod. odit), virtutibus invidet, ardua carpit.
» Si mea livore perstringis carmina, monstras
» Hoc ipso quod laude nitent, quod laurea nostri
» Carminis extendit laudis decus ; ergo repone
» Spicula livoris, nam que prosternere livor
» Instituit, extollit, et qui nocet, expedit hostis ;

(1) Voyez, dans l'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, t. XXI, p. 412, l'article consacré à Gauthier par M. Littré.

(2) Tout en respectant l'orthographe du manuscrit, j'ai corrigé les fautes les plus grossières.

(3) On trouvera une grande analogie entre ces vers et ceux qui terminent le poëme de Gilles *sur les Urines :*

Nunc mea completo respira, musa, labore,
Stringe rotam, cursum cobibe.....

» Cum ledit sanat, cum sevit verbere, mulcet (1),
» Cum culpa culpam redemit, cum crimine crimen. »

J'ai fait de vaines recherches dans les ouvrages imprimés du moyen âge, pour y retrouver ce fragment attribué à Egidius par mon manuscrit; je le crois donc inédit, et je pense, de plus, avoir rencontré plusieurs témoignages en faveur de son authenticité : Gilles avait composé un poëme *sur les Signes et les causes des maladies*; il l'annonce dans le traité De compositione medicinarum (i, v. 241 et seq, éd. Choulant. Lepzig, 1826) de la manière suivante :

« At te morborum varias distinguere *causas*,
» Quos eadem species communi claudit et arctat
» Limite, *signorum* ratio discreta docebit,
» Quam nunc concipio, pariturus tempore partus
» Legitimo, cum jam plenis adoleverit annis,
» Et rude nunc semen ex se producere fructus
» Maturos poterit : sed adhuc mea messis in herba est. »

Christophe de Murr avait retrouvé, il possédait même une partie considérable de ce poëme, sous le titre De signis morborum. Malheureusement il ne cite que le commencement, que voici :

« Aude aliquid, mea musa, novi; proscribe timorem,
» Parcius arguti timeas censoris acumen,
» Atque theonini morsus ad vulnera dentis
» Æqua mente feras; discas sufferre cachinnos;
» Ne trepida !......... (2). »

Le titre du cod. can., *Signa et cause febrium*, ne répond-il pas très-bien au titre fourni par de Murr, ainsi qu'au passage cité plus haut de Gilles lui-même; et ne doit-on pas admettre que ce long morceau est en quelque sorte une épisode du poëme, ou, pour me servir de la comparaison du poëte, une gerbe de la moisson que le temps et l'étude avaient mûrie ? Je suis même porté à croire que j'ai retrouvé la fin du poëme et que de Murr n'a vu que les soixante-dix-huit premiers chapitres ; voici mes raisons : Les trois poëmes médicaux de Gilles se terminent par des *épilogues* où notre médecin-poëte trouve l'occasion de lancer quelque vigoureuse apostrophe à ses ennemis ; or le *Cod. can.* présente une terminaison analogue sous le titre *Petit licentiam auctor* (voyez plus haut).

(1) Le manuscrit porte *sanit.... multat.* J'ai suivi l'excellente correction que m'a proposée M. Le Clerc. — Voy. le supplément du t. XXI de l'Histoire littéraire de France, où l'on m'a fait l'honneur d'insérer ce qui concerne la découverte du poëme de Gilles.

(2) Voy. les Prolégomènes de Choulant à son édition de Gilles de Corbeil, Leipzig, 1826, in-8°, p. xxxv-vi.

Cela ne ressemble-t-il pas plutôt à une fin que ce vers corrompu cité par de Murr, comme étant le dernier du poëme, et qui paraît être plutôt le dernier de la description d'une maladie :

Crudaque materies cum digestivo fatiscit.

Dans les premiers vers cités par de Murr, l'auteur s'excite à mépriser les attaques et les moqueries de ses ennemis jaloux ; dans les derniers vers du long morceau que j'ai copié, on trouve une nouvelle invective contre ce zoïle avec qui maître Gilles veut enfin régler ses comptes ; n'y a-t-il pas là un rapprochement frappant, une solidarité incontestable ?

J'ajoute aussi cette remarque, c'est que dans la plupart des ouvrages du moyen-âge les maladies sont étudiées *a capite ad calcem*, et que les fièvres sont rejetées le plus souvent à la fin ; ainsi, dans le poëme de Gilles de Corbeil, nous retrouverons un nouvel exemple de cette disposition en quelque sorte classique.

Notez encore en passant cette épithète *emeriti stili* du premier vers du prologue ; Gilles avait composé successivement les poëmes *sur les Urines, sur le Pouls, sur les Médicaments.* C'est dans ce dernier qu'il annonce celui *sur les Signes et les causes des maladies.* Cet ouvrage est donc une production de l'âge mûr, et l'auteur avait le droit d'appeler son *stile* émérite ; ce petit trait réuni à toutes les autres considérations n'est-il pas une nouvelle preuve qu'on doit placer à côté de celles que j'ai invoquées pour établir l'authenticité du morceau sur les fièvres ? Dans la critique historique, les circonstances les plus indifférentes en apparence ne sauraient être négligées.

Si on compare, du reste, les vers que je publie avec ceux déjà imprimés d'Egidius, on trouvera dans la facture, dans les qualités et dans les défauts, des analogies incontestables et qui, en l'absence d'autres preuves, suffiraient pour rendre très-probable la légitimité de ce morceau. Un trait caractéristique le rattache encore aux autres productions du médecin de Philippe-Auguste, c'est cet esprit de causticité, de mordante critique qu'on retrouve disséminé avec assez de profusion dans ses ouvrages médicaux et qui éclate plus particulièrement encore dans le poëme satirico-historique (HIERA PICRA AD PURGANDOS PRELATOS) trop longtemps oublié et heureusement exhumé de la poussière des bibliothèques par M. Le Clerc, l'un des savants continuateurs de l'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE FRANCE (t. XXI, p. 333-362).

La découverte du fragment sur les fièvres ne sera donc pas un des moindres résultats de mon voyage en Angleterre ; je voudrais qu'elle ne fût pas bornée à un simple fragment, et je fais des vœux pour que le poëme entier tombe sous la main de quelque chercheur heureux. De pareils ouvrages ne sont pas moins utiles pour l'histoire de la langue et de la poésie que pour celle de la médecine au moyen âge ; ces vers ne sont pas dépourvus de verve et de senti-

ment poétique ; plusieurs même feraient honneur aux meilleurs poëtes de la moyenne latinité.

A la suite du fragment sur les fièvres, on lit une cinquantaine de vers intitulés : *De Nocumentis Coytus immoderati*, adressés à un certain Damien et dont l'origine m'est inconnue.

Je trouve encore dans ce manuscrit les vers suivants :

CONDITIONES NECESSARIE MEDICIS.

Clemens accedat medicus cum veste polita;
  Luceat in digitis splendida gemma suis;
Si fieri valeat, quadrupes sibi sit preciosus ;
  Ejus et ornatus splendidus atque decens ;
Ornatu nitido cunctaberè carior esse ;
  Splendidus ornatus plurima dona dabit;
Viliter inductus sibi munus vile parabit,
  Nam pauper medicus vilia dona capit.
Cum dolet infirmus medicus sit pignore firmus,
Egro liberato dolet de pignore dato,
Ergo petas pretium patienti, dum dolor instat;
Nam dum morbus abest, dare cessat, lis quoque restat (1),
Empta solet care multum medicina parare,
Si data sit gratis nil confert utilitatis.
. . . .

MANUSCRITS ARABES (2).

Je signalerai seulement deux manuscrits. Le premier, récemment acquis, n'est pas décrit dans le catalogue des manuscrits orientaux de la Bodleienne et est inscrit : Bod. or, 584, petit 4°. C'est le TRAITÉ DES MALADIES DES YEUX d'Ali-ebn-Isah (plus connu sous le nom de Jesu-Ali). M. le docteur Hille de Dresde, orientaliste distingué, a entrepris la publication de cet important traité, dont on n'avait qu'une traduction latine informe ; en 1845, M. Hille a fait paraître un spécimen de son travail (3) ; jusqu'alors il n'avait eu à sa disposition que le ma-

(1) L'auteur hippocratique du TRAITÉ DES PRÉCEPTES fait la même recommandation ; il n'est pas besoin de dire qu'elle est contraire à la dignité médicale et même aux préceptes de l'humanité ; elle montre du moins que l'ingratitude des malades est aussi ancienne que la médecine.

(2) Je dois les renseignements qui suivent à mon ami le docteur Greenhill d'Oxford, très-versé dans l'étude des auteurs arabes.

(3) Alii-ben-Isa, MONITORII OCULARIORUM, SEU COMPENDII OPTHALMATRICI EX COD. ARAB. MST. DRESD. LATINE REDDITI SPECIMEN, PRÆMISSA DE MEDICIS ARABIBUS

nuscrit de Dresde ; depuis il est venu collationner le manuscrit de Paris qui paraît provenir du même original que celui de Dresde. Le docteur Sprenger, actuellement aux Indes, et qui a vendu à la bibliothèque bodleienne le manuscrit dont je parle, l'a collationné sur celui de Paris ; il déclare dans une note qu'il l'a trouvé de beaucoup préférable ; il est donc à regretter que M. Hille n'ait pas eu connaissance de ce manuscrit pendant son voyage en Angleterre ; je ne saurais trop l'engager à se procurer la collation de ce manuscrit avant de mettre la dernière main à son travail.

— Le second manuscrit a une importance bien plus grande encore, puisqu'il contient les derniers livre DES ADMINISTRATIONS ANATOMIQUES DE GALIEN, perdus en grec et encore inédits. Ce manuscrit est inscrit au catalogue sous le nom d'Honain-ben-Isaak, le traducteur (n° 567). La partie inédite est contenue dans les pages 282 à 488. Une copie de la partie inédite faite par Golius est inscrite sous le n° 570.

Pour donner une idée exacte de ce manuscrit, je ne saurais mieux faire que de traduire en partie la note que M. Greenhill a fait insérer dans THE LONDON MEDICAL GAZETTE (déc. 1844, p. 329).

« On sait que le principal ouvrage d'anatomie de Galien est intitulé : Περὶ » Ἐγχειρησεῶν ἀνατομικῶν (DE ADMINISTRATIONIBUS ANATOMICIS), qu'il consistait » originairement en XV livres, mais que VIII seulement et une partie du IXe sont » arrivés jusqu'à nous. Les sujets de chaque livre sont mentionnés par Galien. » (DE LIBRIS PROPRIS, cap. III, t. XIX, pp. 24-25, éd. Kühn). Les six derniers » livres traitent des *yeux*, de la *langue*, de l'*œsophage*, du *larynx*, des *os* » *hyoïdes*, des *nerfs* appartenant à des parties, des *artères*, des *veines*, des » *nerfs partant du cerveau*, de *ceux partant de la moelle épinière*, enfin des » *organes de la génération*. Ainsi la description des parties du corps les plus » importantes est contenue dans les derniers livres. Ackermann (HIST. LIT. GAL., » éd. Kuehn, t. I, p. LXXXIV) parle bien de la copie de Golius, mais ni lui ni » Kuehn ne savaient rien de positif sur cette intéressante question de l'existence des six derniers livres DES ADMINISTRATIONS ANATOMIQUES, tandis que » Heinrich (DE AUCTORUM GRÆCORUM VERSIONIBUS ET COMMENTARIIS SYRIACIS, » ARABICIS, ARMENIACIS PERSIISQUE, Lips., 1842, 8°) mentionne les deux exemplaires de la traduction arabe (p. 245) comme existant à la bibliothèque bodleienne à Oxford, l'un comprenant les XV livres, et l'autre seulement les six » derniers.

» Par l'examen des deux manuscrits en question, nous voyons que le moderne a été copié sur l'autre ; car les pages de l'original sont marquées à la » marge de la copie. Le manuscrit original est écrit sur papier oriental et par

---

OCULARIIS DISSERTATIONE, ed. C. A. Hille. Dresd. et Lips., 1845, 4°. L'ouvrage comprendra le texte et la traduction.

» un scribe oriental ; il contient l'ouvrage complet de Galien en XV livres ; il fut » acheté à Constantinople pour 48 florins ; mais le reste de son histoire est tout » à fait inconnu ; on sait seulement qu'il a appartenu pendant quelque temps à » Narcisse Marsh, archevêque de Dublin. Golius, orientaliste célèbre à Leyde, » ayant eu le manuscrit complet à sa disposition et sachant que les exemplaires » grecs ne contenaient que neuf livres, a copié les six derniers, dans le but de » les publier, mais il a omis la partie inédite du IXe livre, qui est cependant deux » fois aussi longue que la portion jusqu'ici connue en Europe. Cette copie fut » d'abord léguée par Golius en 1667 à Thomas Bartholin l'aîné, professeur d'ana- » tomie à Copenhague ; elle était encore en la possession de ce médecin en » 1672 quand il écrivit son ouvrage DE LIBRIS LEGENDIS ; probablement après sa » mort en 1680, elle tomba entre les mains de Narcisse Marsh, archevêque de » Dublin ; de là elle vint, soit par don, soit par legs, dans la bibliothèque » bodleienne à Oxford.

» Jusqu'ici aucun exemplaire complet ou incomplet de cette traduction arabe » n'a été trouvé dans d'autres bibliothèques européennes ; on n'a pas non plus » de vieille traduction latine contenant les six derniers livres. »

Je puis annoncer que M. Greenhill s'occupe depuis longtemps de la publication de la partie inédite pour la Société de Sydenham. Ce savant médecin rendra ainsi à la littérature médicale un grand service et méritera la reconnaissance de tous les érudits.

MANUSCRITS DES COLLÉGES D'OXFORD.

Les colléges renferment un très-grand nombre de manuscrits médicaux, surtout de manuscrits d'auteurs latins du moyen âge. Réservant l'étude de ces manuscrits pour une nouvelle exploration, je me contenterai de signaler aujourd'hui le manuscrit 283 du collége appelé *Corpus Christi*, en parchemin des XIe et XIIIe siécles. J'ai examiné avec soin ce manuscrit, bien qu'il ne contienne rien de relatif à la médecine ; il renferme quelques pièces, dont deux sont, je crois, inédites, et qui offrent un intérêt réel pour l'histoire de notre Université, dans ses rapports avec les étudiants anglais. M. Coxe, bibliothécaire de la Bodleienne, et qui achève en ce moment un catalogue général des manuscrits des colléges d'Oxford, a bien voulu me promettre la copie de ces pièces, dont je n'ai que quelques fragments.

MANUSCRITS DE MIDDLEHILL.

J'arrive maintenant aux manuscrits médicaux grecs de Middlehill ; ils sont au nombre de vingt-deux.

— Dans le manuscrit 1524, j'ai copié cinquante vers de Sanguinatius contenant les *Noms des parties du corps*. Ce morceau est précieux, parce qu'il nous fait connaître les noms modernes aussi bien que les noms anciens ; il a quelque

analogie avec le fragment publié par Bernard (Leyde, 1744, in-8°) sous le nom d'Hypatus, mais il est beaucoup plus étendu.

— Le manuscrit 1527 contient, sous le titre : DE L'USAGE ET DES FACULTÉS DES PARTIES, fragment attribué à Galien, la préface du traité de Théophile SUR L'ANATOMIE, traité publié plusieurs fois, et dernièrement avec beaucoup d'érudition par le docteur Greenhill. Cette préface étant inédite et inconnue, je l'ai copiée.

A l'aide du même manuscrit (1527), j'ai complété le petit morceau SUR LE RÉGIME SELON LES MOIS, publié par M. Boissonade dans ses ANECDOTA, t. III.

— Les nos 1531 et 1532 renferment, entre autres choses, les traités conservés d'Arétée ; le texte diffère en plusieurs endroits, et assez notablement, des textes imprimés et des manuscrits connus. Je regrette que mon ami M. Ermerins n'ait pas pu profiter de la collation de ces manuscrits pour la belle et excellente édition d'Aretée qu'il vient de publier.

— Dans le même manuscrit, j'ai trouvé le TRAITÉ SUR LE POULS, publié sous le nom de Mercurius, par S. Cyrillus (Naples, 1812, in-8°). Notre manuscrit ne comprend que les vingt-deux premières sentences du texte imprimé (il y en a vingt-huit en tout). Le cardinal A. Maï (CLASSICI AUCT, t. IV, p. 13) a démontré, d'après un manuscrit de Milan et deux du Vatican, que le traité attribué à Mercurius est d'Avicenne, et que le vrai traité de Mercurius se trouve avant celui d'Avicenne dans les mêmes manuscrits. Le cardinal Mai a publié le texte du vrai Mercurius.

Comme le texte du manuscrit de M. Phillipps présente beaucoup de différences avec le texte imprimé, et que le petit volume de Cyrillus est très-rare, je publierai dans mes ANECDOTA le nouveau texte, en reproduisant la substance de quelques-unes des notes les plus importantes de l'éditeur italien. Je profite également des variantes qui me sont fournies par un manuscrit que j'ai vu à la bibliothèque de Dresde.

— Le manuscrit 1537 contient le VIATIQUE en grec, sous les noms des auteurs qui ont été mis à contribution pour le composer, c'est-à-dire de Rhazès, de Mesue, d'Avicenne, d'Isaak, de J. Damascène, etc. (1).

MANUSCRITS DU BRITISH MUSEUM.

Cette bibliothèque ne possède aucun manuscrit sur lequel je doive appeler l'attention de l'Académie ; je n'ai pu qu'examiner rapidement un manuscrit de l'école de Salerne, qui diffère complétement de tous ceux qu'on connaît. Je me propose de le collationner avec soin.

MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE LONDRES.

Le ms. grec le plus important que j'aie trouvé en Angleterre est sans contre-

(1) Voy. aussi CAT. MSS. BIBL. BAVARICÆ, t. I, p. 434-5 ; ms. 70.

dit celui d'Oribase, que renferme la bibliothèque de la Société de médecine de Londres; ainsi que le témoigne une inscription mise en tête du volume par Robert Waideson, il a été copié sur un très-ancien manuscrit de la bibliothèque du collège de Saint-Jean, à Cambridge, et revu avec soin sur le texte primitif. La copie a passé entre les mains d'Askew, comme on le voit par l'attestation de J. Sims; il était inscrit au catalogue d'Askew (part. II, art. 588). Le texte de ce manuscrit est supérieur à celui de nos manuscrits de Paris et à celui de Naples. La nouvelle édition d'Oribase, qui commencera la série de la publication *des Médecins grecs et latins*, établira ce fait dans toute son évidence. Ce volume contient les livres I à X, puis le livre XIV. Ainsi on a omis : 1° les livres XI, XII, XIII, qui renferment Dioscoride tout entier; 2° le livre XV, tiré en grande partie de Galien et presque entièrement consacré aux médicaments simples. Quant aux autres livres encore existants, on ne les trouve jamais réunis aux quinze premiers dans les manuscrits. Dans un prochain voyage en Angleterre, j'espère bien collationner moi-même le texte original à Cambridge.

Cette bibliothèque renferme encore huit manuscrits, mais d'une importance moindre, et sur lesquels je n'ai pas besoin de m'arrêter.

Permettez-moi, messieurs, de former un vœu en finissant : c'est que le catalogue dont j'ai l'honneur de présenter un résumé à l'Académie contribue à démontrer la nécessité qu'il y aurait à reviser ou à faire de toutes pièces les catalogues de manuscrits. Les sciences, plus encore peut-être que les lettres, y sont grandement intéressées. Plus occupés des progrès actuels que des recherches passées, les savants ne songent guère à fouiller les bibliothèques, et par conséquent laissent beaucoup de trésors ignorés. D'un autre côté, les catalogues, quand ils existent, sont pour la plupart l'œuvre de littérateurs bien plus versés dans la connaissance des auteurs classiques que dans celle des ouvrages de science. Le travail que je propose n'est point aussi impraticable qu'il semble au premier abord, et le jour où cet inventaire sera terminé, on aura rendu aux sciences un des services les plus signalés.

FIN.